

Études d'histoire religieuse



Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, 646 p. 40 \$

Marie-Aimée Cliche

Volume 59, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006864ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006864ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cliche, M.-A. (1993). Compte rendu de [Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, 646 p. 40 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 59, 154–157. <https://doi.org/10.7202/1006864ar>

Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, 646 p. 40 \$.

Dix ans après sa parution, le livre du collectif Clio demeure le seul ouvrage de synthèse sur l'histoire des femmes au Québec. Mais les auteurs ont ressenti le besoin d'en rajeunir l'apparence et de le mettre à jour. C'est ainsi qu'elles nous offrent un volume paré d'une nouvelle couverture (fort jolie, dans ses tons pastel) et enrichi de nombreuses illustrations. Le style a également été remanié à plusieurs endroits.

Les premiers chapitres ont été étoffés grâce aux études publiées au cours de la dernière décennie. La section consacrée aux femmes amérindiennes, notamment, est beaucoup plus élaborée. Mais l'ajout le plus important consiste dans les chapitres 14 à 20 qui portent sur la période 1965-1990. L'avant-dernier chapitre, en particulier, comporte une section intitulée «Oser discuter le sexe de Dieu» qui expose les tentatives des religieuses pour s'adapter à la société actuelle, les revendications des femmes concernant leur statut dans l'Église, les progrès accomplis et les obstacles qui persistent.

Les auteures sont demeurées fidèles au mode de présentation adopté dans la première version. Dans le but de faciliter la lecture, elles n'ont utilisé qu'un nombre très restreint de notes en fin de chapitre. Cette façon de procéder qui peut se justifier pour un ouvrage de vulgarisation présente cependant quelques inconvénients pour un livre destiné à devenir la bible de toutes les étudiantes qui suivront un cours en histoire des femmes. En effet, le lecteur se trouve parfois en présence de données discutables, sans avoir la possibilité de vérifier et critiquer les sources.

Par exemple, on peut lire à la page 183 que «dès 1840, Mlle Métivier ouvre la Maison Notre-Dame de la Merci à Québec». Or la maternité dirigée par Marie Métivier portait le nom d'Hospice Saint-Joseph et elle a ouvert ses portes en 1852, comme en fait foi le registre des pensionnaires conservé dans les archives des Soeurs du Bon-Pasteur de Québec.

Autre exemple, celui-là portant sur la période contemporaine: on lit que «le programme en bibliothéconomie s'est scindé en deux options: l'une au niveau de la maîtrise, où l'on retrouve majoritairement des hommes; l'autre au niveau collégial, qui attire surtout des femmes» (p. 496). Pourtant, à l'École de bibliothéconomie de l'Université de Montréal, les filles étaient deux fois plus nombreuses que les garçons, et cette répartition se maintient bon an mal an depuis la création du programme en 1973.

Dernier problème, beaucoup plus délicat: celui du traitement infligé aux filles-mères. Les auteures écrivent qu'à partir de 1950 environ, «l'anesthésie générale est utilisée systématiquement dans tous les cas

(d'accouchement), sauf pour les filles-mères, qu'on veut punir ainsi de leur péché» (p. 421). Qui est ce «on» incriminé par les auteures? Les médecins qui prescrivaient les traitements ou les personnes qui les appliquaient? Les responsables des hôpitaux publics ou des maternités privées? Chose certaine, les archives de l'Hôpital de la Miséricorde de Québec révèlent que le premier cas d'accouchement sous anesthésie date de 1901 et que cette pratique existait dans les années 1930 et 1960. Évidemment, les façons de faire ont pu varier selon les endroits et les personnes. Dans le contexte actuel où maintes communautés religieuses sont accusées d'avoir commis des sévices dans le passé, il aurait été utile que les auteures précisent leurs sources et par le fait même nuancent leurs propos.

Ce problème méthodologique de portée limitée ne doit pas faire oublier les immenses qualités de l'ouvrage qui met à la portée d'un large public des informations disséminées dans une multitude d'articles scientifiques.

Les passages consacrés aux communautés religieuses font bien ressortir l'importance du rôle joué par celles-ci dans les oeuvres sociales, autrefois appelées oeuvres charitables. Sur ce point, les propos tenus par le père Lalande, en 1907, sont tout à fait d'actualité:

En quêtant, les Soeurs font notre travail. [...] Beaucoup de Canadiens n'ont pas l'air de savoir que la société est tenue de prendre soin de ses pauvres, de ses malades abandonnés, de ses vieillards, de ses orphelins, de ses délaissés de tous noms. [...] Les Soeurs se font les agents bénévoles de nos devoirs. [...] Ceux qui sont fatigués de donner ou de refuser un sou d'aumône à ces quêteuses du bon Dieu, paieront plus tard une piastre au gouvernement pour accomplir la même oeuvre qu'avec un sou les Soeurs accomplissaient. (p. 237)

Soulignant le rôle joué par les religieuses dans les orphelinats et les salles d'asile, les auteures avancent une opinion fort intéressante: «Sans elles, les Québécoises auraient peut-être dû, elles aussi, comme les autres Canadiennes, faire moins d'enfants» (p. 192). C'est une interprétation séduisante et qui mériterait d'être creusée davantage, mais à condition de la mettre en rapport avec le fait qu'une famille nombreuse représentait un avantage économique dans les villes industrielles où les enfants accompagnaient leurs parents à l'usine dès l'âge de onze ou douze ans (p. 173), et que la main-d'oeuvre familiale jouait un rôle très important dans l'unité de production agricole (p. 321).

Les convictions féministes des auteures transparaissent à plus d'un endroit. Surtout dans un titre comme «Le plus vieux mensonge du monde» (p. 515) et quand elles mettent en relief le caractère énergique et entreprenant des religieuses, surtout les fondatrices de communautés, qui n'hésitaient pas à tenir tête à leur évêque. Dans leur enthousiasme et leur

admiration, peut-être les historiennes ont-elles un peu exagéré la marge de manoeuvre dont disposaient les religieuses. Parlant de Marie de l'Incarnation, de Marguerite Bourgeois et de Marguerite d'Youville, les auteures écrivent que ces fondatrices se sont toutes opposées à l'évêque et que «cette désobéissance dénote chez elle un réel esprit d'autonomie» (p. 55). Sans doute, mais il ne faut pas oublier que Marie de l'Incarnation elle-même se résignait à obéir à Mgr de Laval, fût-ce à contrecœur: «Nous ne l'accepterons pas si ce n'est à l'extrémité de l'obéissance», écrivait-elle (p. 50). Quant à Marguerite d'Youville, si elle réussit à mener son oeuvre à bien, c'est grâce à l'appui des très puissants Sulpiciens. D'ailleurs, les auteures citent deux autres cas, celui des Soeurs de Sainte-Marthe de Saint-Hyacinthe (p. 237) et de la fondatrice des Soeurs de Sainte-Anne (p. 239) qui furent contraintes de se soumettre à l'autorité ecclésiastique masculine. Nous pouvons en ajouter un troisième: celui des Soeurs du Bon-Pasteur de Québec. En 1914, ces religieuses enseignantes eurent l'idée, assez avant-gardiste en ce début de siècle, de donner à leurs élèves des cours d'hygiène sexuelle. Mais cette innovation ne fut pas du goût de Mgr P.-E. Roy, administrateur du diocèse de Québec:

J'apprends de source authentique que dans quelques-unes de vos maisons, on enseigne ce que l'on est convenu d'appeler l'hygiène sexuelle. J'attire votre attention sur cette très grossière erreur qui en pédagogie catholique constitue une sorte d'hérésie. L'Église condamne absolument un pareil enseignement. Avec elle, je le réprouve et je l'interdis sans restriction aucune dans toutes les maisons d'enseignement de ce diocèse.

Mgr Roy incriminait particulièrement un manuel utilisé par les religieuses: *La vie de jeune fille*, par le docteur Surbled. «Les explications physiologiques qu'il renferme ne conviennent pas aux religieuses¹.» Quand on pense que les Soeurs du Bon-Pasteur s'occupaient de l'hospitalisation des filles-mères et de la réhabilitation des prostituées, cette recommandation ne manque pas de saveur. Mais la supérieure dut s'incliner.

Ce problème des relations d'autorité entre les évêques et les communautés religieuses féminines a été débattu plus d'une fois. Certaines auteures, notamment Marta Danylewycz et Héléne Pelletier-Baillargeon, semblent convaincues que les religieuses réussissaient à se soustraire à l'autorité du clergé. Par contre, Lucia Ferretti affirme qu'il serait abusif de faire des communautés les hauts lieux du féminisme au début du siècle. Encore une fois, les comportements ont pu varier selon les commu-

¹ Archives des Soeurs du Bon-Pasteur de Québec, *Annales du Bon-Pasteur*, vol. 16, pp. 297, 298, 312, 313, année 1914.

nautés et les évêques. Ce n'est pas le moindre mérite d'un ouvrage de synthèse comme celui-ci que de servir à confronter des opinions et ouvrir de nouvelles avenues de recherche.

Marie-Aimée Cliche
Historienne
Montréal

* * *

Charles H. Lippy, Robert Choquette et Stafford Poole, *Christianity Comes to the Americas, 1492-1776*, New York, Paragon House, 1992, ix-400 p. 30 \$US.

1992 célébrait le 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Les façons de souligner l'événement se sont multipliées. Des rassemblements internationaux se sont tenus en Espagne, première bénéficiaire du Nouveau Monde. Des films ont fait revivre l'épique aventure colombienne. À ce concert s'est ajoutée la voix historique, moins puissante mais tout aussi riche: elle aussi, à sa manière, contribue à remettre à jour la mémoire collective. Judicieusement, trois spécialistes des études religieuses en Amérique ont choisi de rappeler la genèse de la présence européenne dans ce que Colomb croyait être les Indes occidentales, en mettant l'accent sur la dimension «missionnaire»: 1492 ne marque-t-elle pas, en effet, les débuts de la confrontation de différentes cultures et civilisations qui, jusqu'alors, étaient inconnues les unes des autres. Collection de trois études sur le rôle respectif des trois grandes puissances coloniales européennes qui ont marqué le destin de ces contrées nouvellement découvertes, *Christianity Comes to the Americas, 1492-1776* retrace les moments forts et identifie les principaux acteurs de ces trois premiers siècles chrétiens en terre américaine.

En première partie, Stafford Poole rend compte du choc de la rencontre, et ses suites, entre les sujets catholiques ibériques et les autochtones sud-américains: aux côtés des conquistadores espagnols et portugais qui s'emparaient de leurs terres, des missionnaires augustins, franciscains et dominicains d'abord, jésuites et séculiers par la suite, s'emparaient de leurs âmes. De gré ou de force, il leur fallait convertir. Pionniers en matière d'évangélisation auprès des «sauvages», ces religieux de toutes règles crurent approprié d'appliquer à la lettre les mots de Luc (14:24) et n'hésitèrent pas à utiliser même la force physique pour arriver à leur fin. Les désastreux résultats de ces méthodes et l'exploitation éhontée des Indiens réduits à l'esclavage dans les «encomiendas» en sensibilisèrent quelques-uns, dès le XVII^e siècle. Jouant les objecteurs de conscience, le